

Shazam! ★★★

Ein 14-Jähriger verwandelt sich durch Zauberspruch in einen erwachsenen Superman.

VON MARIO CORTESI

«Was für Superkräfte hast du?», fragt ein Junge den durch Zauberkraft zum Superman mutierten 14-jährigen Billy. «Ich weiss nicht mal, wie ich in diesem Einteiler-Kostüm pinkeln kann», antwortet Billy (Asher Angel).

Sarkasmus und Ironie sind typisch für diesen neusten Comic-Film: Der etwas abverheite Superman mit dem Namen «Billy Batson» (also Sohn der legendären Fledermaus) wird auf die Schippe genommen, fällt bisweilen flach hin, wenn er fliegen sollte, und hat immer wieder Seitenhiebe zu ertragen. Statt rettend einzugreifen, lässt er auch mal durch Unachtsamkeit einen mit Leuten besetzten Bus über ein Brückengeländer stürzen, weil er als Berühmtheit lieber ein Bad in der Menge nimmt und sich für Selfies zur Verfügung stellt. Ein Anti-Supermann.

Zauberwort. Die Geschichte: Der kleine Billy verlor im Getümmel eines Rummelplatzes seine Mutter aus den Augen, wurde auf der Polizeistation nicht mehr abgeholt und lebte fortan als Waise bei Pflegefamilien, büxte aber immer wieder aus. Bis er eines Tages durch Zufall einem uralten Zauberer begegnet, der ihm wegen seiner Aufrichtigkeit zu ungeahnten Kräften verhilft. Immer wenn er das Zauberwort «Shazam» ausspricht, verwandelt sich der schwächliche Junge in einen muskelbepackten Superman (Zachary Levi). Aber vorerst muss er seine übermenschlichen Fähigkeiten testen, lernen, mit diesen Kräften (Röntgenblick, Blitze aus den



Fingerspitzen) umzugehen, wobei die Fortschritte von seinem gebehinderten Freund notiert und überwacht werden. Als er sich zum richtigen Superman durchgemusert hat, muss er – das gehört zur Geschichte – zum Showdown gegen den mit gleichen Kräften ausgestatteten Superbösewicht (Mark Strong) antreten.

Antiheld. «Shazam!» ist ein vergnüglicher, herzlicher Film, etwas zu lang, aber voller witziger Anspielungen auf die Kräfte der Bat- und Supermänner. Er stammt nicht aus Disneys Marvel-Küche, sondern ist eine DC-Comics-Produktion, die schon mit «Wonder Woman» und vor allem mit «Aquaman» dem Konkurrenten Marvel einheizte, der bislang die meisten der erfolgreichen Comic-Filme produzierte. «Shazam!» erinnert auch an «Big» (mit Tom Hanks), wo der 12-Jährige plötzlich als 30-Jäh-

riger erwacht und sich an das blitzschnelle Erwachsensein gewöhnen muss. Auch Billy Batson bleibt im Denken und Handeln ein Junge im Körper eines Erwachsenen und schlüpft völlig unbekümmert in die Rolle des Helden, der eigentlich ein Antiheld ist. Das sorgt für frischfresche Unterhaltung. Nur schade, dass der Overkill-Showdown zwischen Gut und Böses am Schluss in die Länge gedehnt wurde, hier wäre eine Schere oder eine Löschtaste besser und notwendiger gewesen als Zauberkräfte.

Darsteller/Distribution: Asher Angel, Mark Strong, Zachary Levi
Regie/Mise en scène: David F. Sandberg (2018)
Länge/Dauer: 132 Minuten/132 minutes
Im Kino Apollo/Rex1 & Rex2
Au cinéma Apollo/Rex1 & Rex2

Une formule magique transforme un adolescent de 14 ans en un superman adulte.

PAR MARIO CORTESI

«Quels sont tes supers pouvoirs?», demande un jeune à Billy, 14 ans, qui a muté en superman après avoir prononcé une formule magique. «Je ne sais même pas comment je vais pisser dans ce costume d'une pièce», répond Billy (Asher Angel).

Sarcasme et ironie sont typiques pour ce nouveau film tiré d'une bande dessinée. Un Superman un peu sur la défensive qui s'appelle Billy Batson (c'est-à-dire fils de la légendaire chauve-souris) et se prête à la raillerie. Il lui arrive de se crasher lorsqu'il est censé voler et doit supporter d'incessants coups de griffe. Au lieu de toujours entreprendre des

Kontrahenten: Superman (Zachary Levi), der Bösewicht (Mark Strong).

L'affrontement: le super-héros (Zachary Levi) et le super-méchant (Mark Strong).

actions de sauvetage, il lui arrive aussi, par distraction, de faire tomber un autobus chargé de gens par dessus une balustrade, parce que, en tant que vedette, il préfère prendre un bain de foule et se tenir à disposition pour un selfie. Un anti-superman!

Formule magique. L'histoire: le petit Billy a perdu sa mère dans un champ de foire et personne n'est venu le chercher au poste de police. Dès lors, il vit en orphelin dans une famille d'accueil, mais n'arrête pas de fuguer. Jusqu'au jour où, par hasard, il rencontre un magicien vieux comme le monde qui, touché par sa sincérité, lui octroie des forces insoupçonnées. À chaque fois qu'il prononce la formule magique «Shazam», le jeune maigrichon se transforme en un paquet de muscles style Superman (Zachary Levi).

Mais d'abord, il lui faut tester ses pouvoirs surnaturels, apprendre à gérer ces forces (regard radiographique, éclairs jaillissants du bout de ses doigts). En cela, il est aidé par un ami handicapé qui note et surveille ses progrès. Après s'être imprégné du savoir-faire de ses super-pouvoirs, il doit – ainsi le

raconte l'histoire – affronter son ennemi super-méchant (Mark Strong) qui détient les mêmes pouvoirs.

Anti-héros. «Shazam» est un film distrayant et chaleureux, un peu trop long, mais plein d'allusions aux pouvoirs de Batman ou Superman. Il n'a pas été conçu d'après la recette miracle Disney-Marvel, mais par DC Comics qui s'est élevé au rang de sérieux concurrent de Marvel, en produisant de gros succès tels que «Wonder Woman» et surtout «Aquaman».

Le film «Shazam» rappelle «Big» (avec Tom Hanks) où un petit jeune de 12 ans se réveille soudainement dans la peau d'un trentenaire et doit s'habituer à toute vitesse au fait d'être adulte. Billy Batson, lui aussi reste mentalement et intellectuellement un enfant dans la peau d'un adulte et se glisse avec insouciance dans le rôle du héros qui est en fait un anti-héros. Ce qui amène un divertissement plein de fraîcheur.

Dommage qu'à la fin, il y ait un excès de zèle concernant la lutte entre le mal et le bien qui traîne en longueur. Là des ciseaux ou un effaceur auraient été plus utiles qu'une formule magique.

Was ist nach 40 Jahren aus den chaotisch-wilden Bewohnern des Tscharnerguts geworden?

VON MARIO CORTESI

Es war eine kleine Sensation, 1980 an den Solothurner Filmtagen, als der 21-jährige Bruno Nick junge Chaoten aus dem Tscharnergut in Bern-Bethlehem in einem Super-8-Filmchen porträtierte. Weltverbesserer, Nonkonformisten, Idealisten. Das waren sein Vater, sein Onkel, sein Götti und ein paar Freunde, die über das Leben, ihre Ängste, Visionen, Erwartungen und Träume sprachen. Ein unglaublich frischer, ungeschminkter Film voller Lebensfreude. Und voller Hoffnungen.

40 Jahre später: Was ist aus dieser sonderbaren und verschworenen Männerclique geworden? Die Antwort gibt «Tscharniblues II», Eröffnungsfilm der diesjährigen Solothurner Filmtage. Aron Nick, junger Neffe des früheren Realisators Bruno Nick, wagte das Experiment, brachte die einstigen (überlebenden) Akteure aus der damals ersten modernen Hochhausdiedlung der Schweiz wieder vor die Kamera. Entstanden ist ein warmes, ehrliches, fast wehmütiges Movie. Die einst



rebellischen und jetzt schon fast betagten Männer sind Freunde geblieben und haben sich in der Gesellschaft angepasst, fahren Auto, wohnen in Einfamilienhäusern. Einer ist sogar ein berühmter Schweizer Filmschauspieler geworden: Stefan Kurt («Der Verdingbub», «Papa Moll»). Man schwelgt in Erinnerungen, spielt Szenen von früher nach.

Träumen. Realisator Nick schneidet immer wieder Originalszenen von damals ins Heute. Die einen schauen pessimistisch auf ihr Leben zurück, andere gewinnen ihm positive Seiten ab. Einer spricht vom «Recht auf Scheitern». Gibt

es den Blues und die Ideale von damals noch? Nur noch stückweise: Träumen ist zumindest immer noch erlaubt. Aber das Leben, die Umwelt, die Gesellschaft haben sich in diesen 40 Jahren enorm verändert. Bruno Nick, der Autor des Originalfilms, jedenfalls hätte an diesem berührenden, auch traurigen Fortsetzungsepos, das gleichzeitig eine Art Abschied ist, Freude gehabt. Er ist 2014 verstorben.

Darsteller/Distribution: Bernhard Nick, Christoph Eggmann, Stefan Kurt
Regie/Mise en scène: Aron Nick (2018)
Länge/Dauer: 83 Minuten/83 minutes
Im Kino Lido 1/Au cinéma Lido 1

Tscharniblues II ★★★

Einst Chaoten (links), jetzt gestandene Männer (rechts).

Les anarchistes d'autrefois se sont intégrés aujourd'hui à la société.

jeune neveu du réalisateur d'autrefois Bruno Nick, a tenté une expérience, en portant à nouveau à l'écran les anciens protagonistes (survivants) du premier quartier de maisons-tours de Suisse. Il en sort un film sincère, chaleureux, presque nostalgique. Les rebelles d'alors presque décrépits aujourd'hui sont restés amis et se sont intégrés dans la société, ils roulent en voiture et vivent dans des villas. L'un est même devenu un comédien de cinéma suisse renommé: Stefan Kurt («Der Verdingbub», «Papa Moll»). On se replonge dans les souvenirs et on rejoue les scènes d'avant.

Que sont devenus les habitants anarchistes et sauvages du domaine Tscharnergut 40 ans après?

PAR MARIO CORTESI

Il a fait sa petite sensation en 1980 aux Journées cinématographiques de Soleure. Bruno Nick, alors âgé de 21 ans avait dressé le portrait, dans un petit film en Super 8, de jeunes anarchistes du domaine Tscharnergut à Berne-Bethlehem. Anticonformistes, idéalistes, ils rêvaient de refaire le monde. Son père, son oncle, son parrain et quelques amis parlaient de leur vie, de leurs

peurs, visions, attentes et de leurs rêves. Un film incroyablement frais, sans fard, empreint de joie de vivre. Et plein d'espoir.

40 ans après: qu'est devenue cette clique masculine particulière, à l'esprit insoumis? Le film «Tscharniblues II», en ouverture cette année des Journées cinématographiques de Soleure, donne la réponse. Aron Nick, le

Rêves. Le réalisateur Aron Nick mêle les scènes d'autrefois à celles d'aujourd'hui. Certains considèrent leurs vies d'avant avec pessimisme, d'autres en retiennent les bons côtés. L'un revendique «le droit d'échouer». Le blues et l'idéal d'avant-ont-ils subsisté? En partie seulement: rêver est en tout cas toujours permis. Mais la vie, l'environnement, la société ont énormément changé en 40 ans. Bruno Nick, l'auteur du film original, aurait en tout cas eu du plaisir à découvrir la suite de ce poème épique émouvant, mais triste, qui résonne comme un adieu. Le réalisateur est mort en 2014.